

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 92 (1947)
Heft: 9

Artikel: Les problèmes de l'instruction [suite]
Autor: Nicolas, D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-348395>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les problèmes de l'instruction *(Suite).*

DE L'UTILISATION DES EXPÉRIENCES DU SERVICE ACTIF POUR LA RÉFORME DE NOTRE INSTRUCTION MILITAIRE.

Des exposés précédents — nous espérons l'avoir démontré avec assez de pertinence — nous pouvons sans plus tarder tirer provisoirement les conclusions suivantes :

1^o L'instruction de notre troupe a beaucoup progressé durant la mobilisation, tout en plafonnant nettement en dessous de ce qu'elle aurait dû et pu atteindre.

2^o L'apprentissage de nos recrues s'est stabilisé à un niveau passablement plus bas, laissant le soin au service actif de perfectionner les aptitudes guerrières de nos soldats en fonction des conditions nouvelles du combat.

3^o La démobilisation de l'armée fait perdre le surcroit de formation qui se donnait à la troupe. Elle ravale la qualité de notre dressage militaire ; elle risque de la faire retomber à un degré qui ne serait guère plus élevé que celui d'avant-guerre et qui ne suffit plus aujourd'hui.

4^o Il est nécessaire de trouver les moyens de remédier à cette inquiétante dévaluation¹, afin de ne pas perdre les bénéfices réalisés pendant la guerre dans la préparation de

¹ Ce phénomène n'est pas nouveau. Il s'est produit déjà à la fin du premier conflit mondial, ainsi qu'en fait foi l'évolution de l'instruction à la grenade. Tandis que la troupe s'était familiarisée à l'emploi de ce nouvel engin de guerre, les services d'instruction avaient continué à l'ignorer. Aussi, lorsque la démobilisation survint, personne ne continua à le pratiquer. Il fallut la nouvelle guerre pour que l'on se décidât enfin à reprendre et à généraliser la formation des grenadiers. Inutile d'ajouter que nous n'aurions pas été prêts dans ce domaine, si nous étions entrés immédiatement en guerre en septembre 1939.

nos soldats au combat. Il faudrait que notre régime de paix reprît le complément d'apprentissage qui s'effectuait dans les bataillons pour qu'ils puissent conserver, *au minimum*, les capacités combatives qu'il avait acquises durant le service actif. C'est notre *premier et plus urgent problème*.

Il ne préjudicie d'aucune façon la question de savoir si nous ne pourrions pas parachever l'évolution commencée et réaliser ainsi — voire dépasser — les buts que n'a pas su atteindre notre armée dans l'instruction durant sa longue veillée d'armes. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet.

Mais avant de nous engager plus outre sur cette voie, nous aurions le droit de nous étonner à juste titre de la lenteur des progrès, de la persistance et de l'ampleur du déficit qui subsiste après la plus longue expérience militaire de notre histoire des milices : la majorité des soldats accusent pourtant plus de 600 jours en armes. Cette constatation pourrait bien nous inciter au pessimisme en nous faisant douter de la possibilité d'améliorer d'une manière quelconque notre apprentissage guerrier. Il est bon que nous nous attardions un instant à cette face du problème, pour que nous apprenions, pour les mieux vaincre, à connaître de plus près les obstacles qui freinent, s'ils ne l'empêchent pas, l'évolution de l'instruction.

« Les causes de ce déficit, quoique très diverses, remontent presque toutes à la méconnaissance de ce qui est décisif pour que l'armée de milices d'un petit pays puisse, avec une tranquille confiance, affronter une puissante invasion. ... Si l'on pouvait extirper nos idées fausses à cet égard, notre armée atteindrait toute l'aptitude désirable. Les dernières décades ont amené de grands progrès dans nos idées et, comme conséquence, un accroissement considérable de notre armée. Mais sauf une catastrophe venant bouleverser des idées profondément enracinées, leur évolution ne s'accomplit que lentement, sous l'action d'un travail systématique. Lors de la mobilisation, ces idées surannées étaient encore très répandues et plus la guerre se prolongea sans que notre armée eût à intervenir, plus il devint nécessaire d'en tenir compte : cela ne fut pas

sans entraver considérablement les efforts faits pour augmenter l'aptitude à la guerre de notre armée. »

Qui s'exprime de cette façon avec une si pénétrante vision des choses ? D'aucuns seraient tentés d'attribuer la sévérité de ce jugement à quelque éternel mécontent qu'ils accuseraient probablement de noircir à loisir le tableau pour les besoins de sa critique. Or, il ne s'agit rien moins que du général Wille, lui-même, dans son rapport sur la mobilisation qu'il dirigea. Ses paroles, âgées de près de 30 ans, se sont sorties avec un tel à-propos dans notre raisonnement, qu'elles semblent d'aujourd'hui. En vrai, dans une vieille armée comme la nôtre — qui ne saurait être révolutionnaire — elles seront toujours d'actualité. Les conditions ne changent point. Les mêmes causes produiront toujours les mêmes effets.

Et notre ancien commandant en chef, dans son implacable logique, poursuit son réquisitoire :

« Croire que, comme général, j'aurais pu d'un coup, ou du moins en quatre ans, modifier radicalement les idées régnant dans l'armée, c'est méconnaître l'infinie lenteur avec laquelle s'opère toute transformation intérieure ; c'est oublier aussi qu'un chef est impuissant tant que des restes de conceptions erronées subsistent encore parmi ses principaux collaborateurs qu'il ne saurait changer par magie...

» L'abandon d'habitudes invétérées et l'adoption de nouveaux principes ne sont nulle part aussi laborieuses que dans une démocratie, où elles doivent se réaliser par le peuple lui-même, de sorte que, pour une armée de milices, les idées traditionnelles ne peuvent se modifier que lentement, pour ainsi dire parallèlement au peuple¹. »

Pourvu que cela ne soit pas trop lentement et trop tard ! Voilà pourquoi il ne faut pas craindre les débats publics. Ils nous astreignent à repenser le problème. Ils le rajeunissent et le vivifient. Comme les coups d'un grand vent, ils élaguent les feuilles et les branches mortes.

Mais l'obstacle majeur, le voici maintenant démasqué,

¹ Général WILLE : *Rapport sur la mobilisation 1914-1918.*

qui nous ferme le chemin du progrès. C'est, pour l'appeler par son nom, la *routine*, cette hydre protéiforme aux cent têtes qui s'insinuent partout — là même où nous nous y attendrions le moins — que l'on croit toujours chasser et qui reste présente, que l'on croit chaque fois tuer et qui renaît plus vite qu'elle ne meurt ; la routine qui pétrifie tout ce que son haleine touche, les idées, les actes et les objets ; la routine qui frappe les jeunes aussi bien que les personnes d'âge mûr, car, hélas ! elle n'est point une dégénérescence de vieillesse ; la routine qui, dans son inconscience, croit pouvoir suspendre le vol des heures et qui voudrait conserver éternellement la valeur des choses, sans s'apercevoir de leur décrépitude croissante et sans procéder aux amortissements, aux rénovations nécessaires ; la routine qui fait répéter sans discernement aux apprentis les mouvements, les formes qu'on leur enseigne et qu'ils perpétuent ainsi par la force de l'inertie, même si ces mouvements et ces formes perdent leur raison d'être ; la routine qui nous fait octroyer une importance démesurée à quelque détail et nous cache, par paresse d'esprit, le problème d'ensemble ; la routine qui nous interdit de revenir sans cesse à l'essentiel, en empêchant chacun de nous de se poser et de se reposer sans arrêt la célèbre question de Foch : « En fait, de quoi s'agit-il ? » La routine enfin, la routine toujours !

Elle se révèle dans la préparation à la guerre d'autant plus néfaste que la cadence du développement des procédés de combat a crû dans une proportion inouïe et qu'elle continue à s'accélérer à un rythme des plus inquiétants. Les exemples que nous avons eu à nos frontières ne nous suffisent-ils pas ? Ne saurons-nous pas, pendant qu'il est temps, en tirer les leçons qui s'imposent ? Elle a conduit des armées à la ruine, qui paraissaient puissantes ; elle a fait couler des empires comme des châteaux de cartes. Malheur à ceux qui, gagnés tant soit peu par elle, s'attardent sur la route de l'évolution ! Veillons surtout à ne pas la sous-estimer. La dureté de la lutte que d'aucuns menèrent pendant des années pour la suppression du pas cadencé — pour ne citer que ce cas accessoire — en témoigne éloquemment.

Ne la chargeons point seule. Le défaut d'imagination et le manque d'audace, qui constituent la rançon de notre vie paisible de bien-être, s'allient à elle pour augmenter sa virulence. Il faut de l'imagination pour se représenter la guerre, les combats ; il faut un effort d'imagination pour découvrir à mesure les parades aux méthodes inédites de lutte ; il en faut encore et de l'audace pour les mettre au point et les inculquer à la troupe ; il faut de l'audace pour placer cette instruction au premier rang de ses préoccupations, et pour lui subordonner les missions de garde.

Il est tellement plus simple de rédiger une consigne et d'en contrôler l'exécution ! On se laisse leurrer par le clinquant d'une fausse sécurité. On perd de vue le principal. Avec le recul des années, qui décante les valeurs, on s'interroge : Etait-il vraiment indispensable de consacrer autant de forces et de semaines, de mois, à la garde ? N'aurait-on pas pu accepter plus de risques, renoncer à la plus grande partie de ces servitudes pour développer, bien plus que nous ne l'avons réalisé, les aptitudes de nos soldats au combat ? On se prend à regretter soudain les occasions manquées. Mais laissons à Proust les regrets stériles à la recherche du temps perdu.

Nous voulions uniquement, pour le futur, estimer la nature et la grandeur de l'obstacle. C'est fait. Et nous avons constaté, élément capital d'appréciation, qu'il n'est pas infranchissable, si gros paraisse-t-il, dans notre régime de paix, parce que les difficultés qu'il présente ressortissent au domaine de l'esprit et non de la matière. La vitesse de l'évolution n'est aucunement fonction de la durée des services. Nous n'avons donc nulle raison de nous laisser décourager par l'insuffisance du progrès durant les six ans de mobilisation. Allons de l'avant ! Nous pouvons réussir.

La routine cependant ne s'avoue jamais battue si vite. Elle retrouve à tout instant des formules inédites. Elle vient d'inaugurer un nouveau genre de résistance, aussi inattendu qu'insidieux. Ceux qui ont accompli beaucoup de « service actif » et d'autant plus s'ils se sont donnés corps et âme à

leur devoir, croient dur comme fer qu'ils possèdent une expérience inégalable, puisque jamais personne avant eux n'avaient passé d'aussi longues périodes sous les armes ; aussi, le degré d'instruction qu'ils ont atteint représente à leurs yeux le summum des summum. Qui oserait faire mieux qu'eux ? Démobilisés sans avoir subi l'épreuve du feu, ils ne se rendent point compte de l'écart qui les sépare des exigences d'une guerre actuelle. Plus ou moins inconsciemment, ils s'opposeraient aux réformes. Il faudra prendre garde à ne pas s'achopper à leur inertie.

Ayant situé les obstacles principaux et ne craignant plus d'être pris de court par des difficultés inattendues, nous pouvons nous atteler à la tâche de prime urgence que nous nous proposons : celle de parachever l'instruction de nos soldats en fonction du perfectionnement de la technique guerrière, en reprenant au minimum dans nos courtes périodes militaires de paix le complément de formation qui se donnait « à la troupe » durant le service actif.

Il faudrait de toute évidence en charger les écoles de recrues. Qui a vécu l'intensité de travail qui y règne déjà, ne manquera pas, dans son scepticisme, de hocher la tête catégoriquement. « Davantage est impossible. »

Il ne subsisterait alors que les trois dernières ressources :

- les cours de répétition ;
- l'instruction pré-militaire ;
- la prolongation des services.

Ne nous berçons pas d'illusions à leur sujet et ne nous frappons pas. Leur pouvoir est mince à l'extrême.

L'espacement des cours de répétition imposera à tous les échelons, quoi qu'en disent certains théoriciens du haut des nuées de leur utopie, le rafraîchissement de la science acquise auparavant.

Il faudra « répéter » les manipulations, les leçons, afin que les chefs et les servants reconquièrent la tranquille maîtrise de leurs moyens, qui leur est indispensable au feu et qu'ils ont la tendance toute naturelle de perdre peu ou prou dans les longs stages de démobilisation. Cette hypothèque jointe à la

brièveté des cours limiteront singulièrement les progrès. On entretiendra bien plus l'instruction fondamentale qu'on ne la développera vers des buts plus élevés. Il nous faut de toute façon bannir l'idée que les cours de répétition seuls pourraient satisfaire à un dressage aussi complexe que l'est celui des troupes de choc. Il nous acheminent dans une impasse.

L'instruction pré-militaire, de même, nous laisse aussitôt en panne. A cette période de sa vie, le jeune homme appartient à sa famille, à ses études, à sa formation professionnelle. Gardons-nous de l'en détourner! Il vaut mieux pour lui et pour le pays. Et quand l'heure sonnera, qu'il entre simplement au service dans la meilleure des conditions physiques et surtout en étant moralement prêt à faire à fond son devoir de citoyen-soldat. L'instruction préparatoire ne saurait enregistrer de succès plus complets : elle crée le terrain idéal pour faire fructifier la semence des vertus guerrières. Mais ne lui demandons pas plus. Elle se trouvera toujours dans l'impossibilité de reprendre à son compte une partie du programme de l'école de recrues.

Quant à la prolongation des écoles, n'en parlons pas trop à notre époque de la grande pénitence financière et de la naissance, si laborieuse soit-elle, de la paix, que le monde veut espérer viable. Nous choisirions, psychologiquement et matériellement, bien mal notre moment et nous n'aboutirions qu'à un cuisant échec. Contentons-nous de relever que tout accroissement des prestations du service se répercute au carré sur les cadres. Il les conduit très tôt à des impossibilités, à moins que l'on ne modifie radicalement notre régime des milices à ce propos. Mais nous avons plus à perdre qu'à gagner à ce changement. Il s'agirait donc de régler toujours le cas des officiers et des sous-officiers, spécialement celui du capitaine et celui du caporal, bien *avant* de songer à l'homme du rang.

Par conséquent, bon gré mal gré et qu'elle le veuille ou non, nous nous voyons dans l'obligation de confier à l'école de recrues la formation complète du combattant. C'est elle qui devra porter dans son budget tout le programme que le service actif accomplissait au delà du sien.

Cela impose en vérité une révision totale de l'instruction. Car, les écoles étant pleines à craquer et ne pouvant accepter une once de plus, il faudra retrancher du vieux et de l'accessoire si l'on veut ajouter du neuf. Choix extrêmement difficile, délicat, qui bouleversera des habitudes bien ancrées, qui renversera des valeurs, qui piétinera des sentiments et des préférences. C'est alors que, bannissant toute pitié, il nous faudra, après nous être hissés à l'essentiel, rejuger toutes nos activités en fonction de leur utilité dans le nouveau problème d'ensemble à l'aide de l'immortelle question : « De quoi s'agit-il ? »

A ce sujet, les adeptes de la « jeune génération », comme ils se dénomment eux-mêmes avec une tranchante assurance — sans doute pour mieux se distancer, avec quelque mépris, de ceux qui se permettent de ne pas partager entièrement leur avis et qu'ils rangent sans plus hésiter dans la catégorie des longues barbes, des vieilles culottes de peau, des colonels Ramollot et des hommes fossiles — se démènent à grand son de trompes pour faire passer intégralement leurs expériences des six ans de mobilisation dans les services d'instruction. Ils veulent abolir nos méthodes dites « prussiennes » pour les remplacer par des procédés de commandement et d'enseignement prétendument « plus humains ». Ils désireraient remplacer la force par la persuasion afin de perpétuer à jamais l'esprit de mutuelle confiance qui souda la troupe à ses chefs durant le service actif. Ils aimeraient faire disparaître l'incompréhension qui les séparent parfois, si peu soit-il, dans l'entre-deux-guerres.

Dessein certes digne d'éloges, bien qu'il soit déjà assez piquant de constater que les « novateurs » ne s'acharnent que sur les formes et les procédés. Ils cherchent surtout à améliorer les rapports de service plutôt qu'à renforcer la puissance combattive de l'armée. Leurs préoccupations restent donc d'un ordre nettement secondaire, malgré le bruit qu'elles font. L'aptitude à la guerre importe plus que la manière dont on l'acquiert. Il existe bien des itinéraires pour atteindre le sommet. Nous n'irons pas cependant jusqu'à dénier toute

valeur à leurs intentions. Elles réussiront peut-être à conjurer les cas extrêmes, assez rares heureusement, certaines exagérations où la forme finit par nuire au fond, par le paralyser, voire par le tuer.

Mais quand cette « jeune génération » fait état, à cet effet, de ses expériences du service actif pour les opposer aux méthodes des services d'instruction, elle se trompe de la même façon que nos écoles de recrues durant la guerre lorsqu'elles ne suivaient pas — alors qu'elles auraient dû la précéder — l'évolution qui s'effectuait dans les bataillons.

Elle oublie que les prémisses diffèrent totalement :

- là, « relèves » longues et fréquentes,
- ici, services brefs et généralement uniques.

Les restrictions du temps, dans nos écoles, font exclure tous les procédés pédagogiques qui, excellents en eux-mêmes, mais trop lents, ne mèneraient pas l'apprentissage à chef dans les délais donnés. L'ampleur actuelle de la formation guerrière aggrave encore cette circonstance en provoquant une très grande intensité de travail, que l'on ne peut soutenir qu'au prix d'un gros effort physique et moral. Personne n'a le loisir de muser un instant en chemin. Un pince-sans-rire n'a-t-il pas déclaré dans une boutade fort symptomatique que le service militaire est l'art de ne rien faire, mais qu'on le fait toujours très tôt, debout et sans arrêt !

Nos jeunes gens, bien qu'ils s'attendent à ne pas rencontrer la vie en rose d'un pensionnat de jeunes filles et bien qu'ils soient orientés très tôt par ouï-dire sur la réputation de sévérité de nos écoles militaires, sont en général bien mal préparés, mentalement surtout, à accepter la cadence d'un tel régime. Ils ne sont point prêts à bander à pareil point leur volonté, sans défaillance. Ils tendent plutôt à penser qu'ils sont les victimes d'une exagération. La preuve nous en est fournie par l'attitude qu'affiche le novice lorsqu'il pénètre pour la première fois dans sa compagnie d'incorporation. « Ce n'est plus l'école de recrues ! » proclame-t-il. Et, du coup, il se laisse aller dans l'illusion qu'il est désormais libéré des rigueurs de la discipline, de l'ennui des corvées communautaires et qu'il

est dispensé de la servitude de la rapidité et de l'énergie. L'expérience le remettra assez rapidement en selle. N'empêche qu'il tente chaque fois d'abord de se baser sur la loi du moindre effort.

Le chef, placé devant sa responsabilité, ne saurait tolérer des résistances semblables, fussent-elles inconscientes. Freinant l'élan, elles risquent de compromettre l'apprentissage du métier des armes. Il donnera l'impulsion qui manque et la donnera d'autant plus forte que l'inertie sera grande. Il imposera à ses subordonnés ce qu'ils ne sont pas disposés à faire eux-mêmes. La contrainte est ainsi le corollaire inévitable de la brièveté de nos services. Elle sera toujours inversément proportionnelle au degré de l'éducation nationale de notre peuple et de notre jeunesse en particulier. Car on ne redresse pas en un tournemain, ni même durant les quatre mois d'une école de recrues, une mentalité faussée pendant vingt ans. Mais ceci est une autre question. Elle échappe au militaire, qui doit se contenter de prendre les hommes tels que le pays les lui livre. Aussi, talonné par le sentiment de sa responsabilité et de son devoir, se voit-il astreint à se montrer d'emblée dur dans ses exigences, parfois, peut-être, même brutal. Il ressemble à l'alpiniste éprouvé qui, ayant perçu l'approche de l'orage dans un ciel sans nuage et connaissant la longueur et les difficultés du trajet, force l'allure et oblige opiniâtrement ses compagnons de cordée à le suivre afin qu'ils puissent atteindre à temps le refuge hospitalier qui les mettra à l'abri du danger.

Une autre cause de résistance surgit dans la nécessité que nous avons de donner la maîtrise, non momentanée, mais durable du métier de militaire. Le soldat doit retrouver cette habileté quasi instantanément après des mois, voire des années de vie civile ; dès le premier moment de son appel à la frontière, il doit savoir échapper à l'action des armes adverses, se servir à plein rendement de ses propres engins de guerre et réaliser la volonté de ses chefs. C'est la condition *sine qua non* de notre système de milices.

Un résultat pareil ne peut s'acquérir que par le *réflexe*. Il

ne suffit donc point de connaître la manipulation de son arme ; il faut la répéter et la répéter encore jusqu'à ce qu'elle devienne *machinale*. Travail fastidieux, astreignant, rebutant, bien peu propre à entretenir l'enthousiasme de l'élan.

Cet automatisme des gestes se révèle encore indispensable pour *libérer l'esprit* du combattant. Tâchons de nous mieux expliquer à l'aide d'une image de chaque jour : regardons le manège du petit enfant qui apprend à gravir quelques marches. Il concentre toute sa volonté sur l'exécution de ses pas. Admirons la foule sur un grand escalier : on discourt, on lit son journal, des amoureux flirtent, des gosses se bousculent. Qui songe encore au mouvement de ses pieds ?

C'est à ce stade supérieur que doit parvenir le soldat, afin que, affranchi de toute entrave matérielle, il puisse diriger son attention sur l'ennemi, ainsi que sur ses propres camarades.

La raison et la nécessité de cette mécanisation sont initialement incomprises de ceux qui la subissent. Ils crient au temps perdu. Elle provoque la plupart des slogans de l'anti-militarisme qui en profite largement : l'homme-machine, l'abrutissement des individus, le sadisme des chefs, etc. C'est à cette mauvaise foi qu'il faut attribuer aussi un article paru le 17. 10. 45 dans le journal *Die Nation* ; il y assurait que, dans nos écoles de recrues, un tiers seulement du temps sert véritablement à l'instruction ; que le second tiers est employé à tuer les heures ; et que le troisième tiers enfin n'est là que pour écœurer le soldat.

Cette incompréhension réagit comme un frein psychologique. Elle peut produire, chez l'individu aussi bien que dans la collectivité, tous les degrés de résistance, allant du manque d'entrain à la résistance passive carrément déclarée, à la rétivité et peut-être même jusqu'à la rébellion dans les cas extrêmes.

Ces frictions appellent par contre-coup un nouvel assaut de sévérité du chef et une aggravation de la répression, qui élargissent encore plus le fossé de l'incompréhension et de la résistance.

Pour arrêter cette chaîne de réactions de plus en plus nocives, il faudrait pouvoir longuement et fréquemment

parler aux hommes pour leur faire admettre les raisons de chaque exigence. Mais les minutes font défaut. C'est à grand peine déjà que l'on parviendra à surmonter les difficultés matérielles pour assurer la maîtrise des armes.

Moral ou technique ? Terrible dilemme pour le chef ! Il essaye au début de concilier l'un et l'autre. Et puis, talonné par la fuite des heures, il se dit bientôt que ce ne seront pas ses mots qui aideront le combattant lorsqu'il sera planqué sous les feux, mais bien la qualité de la technique guerrière qu'il lui aura fait acquérir.

Alors, étouffant ses sentiments, serrant les dents et le cœur serré, il fait appel à la force.

Il abandonne au temps le soin, non de le justifier, mais d'achever chez le citoyen l'œuvre morale de persuasion à laquelle il a dû renoncer pour le soldat.

(A suivre.)

Lieut.-col. D. NICOLAS.
